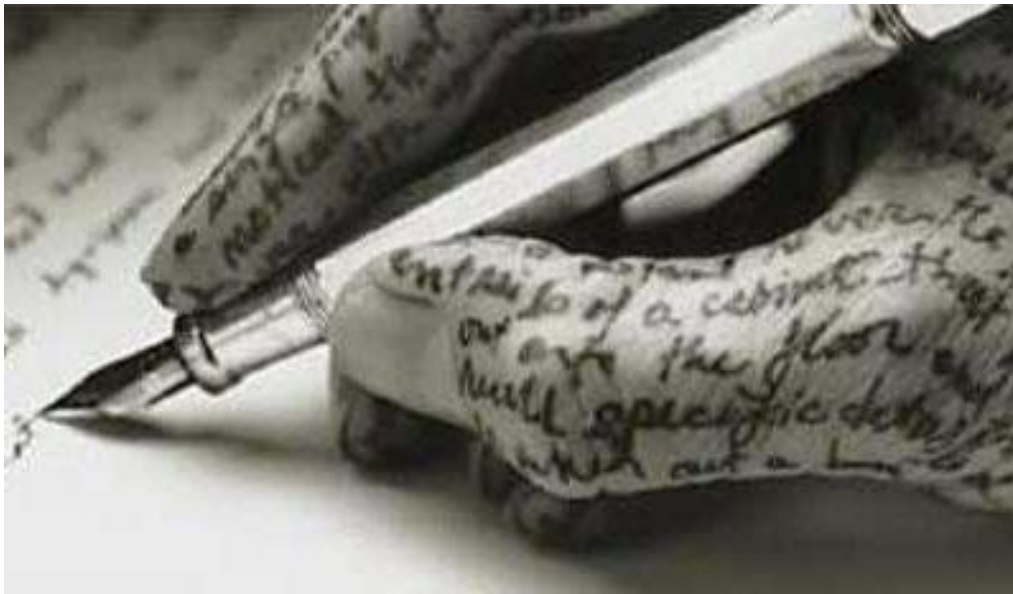


Lycée J.-B. Corot de Douai / excursus

Concours littéraire 2016



Des nouvelles d'une ou deux pages, sur le thème

« Déguisement, masque, mascarade »

email : excursus.corot@free.fr - blog : <http://excursus.eklablog.net>

Premier prix – Concours littéraire 2016

Libre, de Marion Devaux (1.S1)

Je m'appelle Marie. J'ai 31 ans. Je suis une femme ordinaire. Je suis mariée avec Cédric depuis 5 ans. Ce mariage, c'était comme un rêve, un conte de fée, mon conte de fée. Il y a un an et demi, il a viré au cauchemar.

Il y a un an et demi, je suis tombée enceinte. C'était un miracle, les médecins m'avaient dit que je ne pourrais sûrement jamais avoir d'enfants. Pourtant, il était bien là, ce petit ange. Mais cet enfant, nous ne l'avons jamais eu. Il est mort dans mon ventre, pas dans son cœur. C'était son rêve, d'avoir un fils. Alors il m'en a voulu.

Après ça, il n'a plus jamais été le même. Avant, il était doux, gentil, attentionné. Maintenant, il n'est plus que tristesse, rancœur et violence. Mais le pire, c'est que personne ne le sait. En apparence, il est resté ce mari parfait, celui qu'il était avant. Au début, je me suis dit que l'on pourrait s'en sortir, qu'on était plus fort que ça. Mais la situation n'a fait qu'empirer pour moi, et je me retrouve prisonnière. De ma colère, de ma tristesse, et surtout de la peur. J'ai peur de lui, de ce qu'il est devenu, de sa force, de sa violence... et j'en ai assez, assez de vivre avec une boule au ventre, assez de devoir me cacher, de cacher ces bleus qui tapissent ma peau, comme autant de marques indélébiles qui me rappellent chaque jour l'horreur de ma situation.

Ce soir, Louise -une amie- nous a invités. Au cours du repas, alors que nous parlons de chose et d'autre, je la vois qui me regarde. *C'est le moment ou jamais*. Alors je relève ma manche, juste assez pour qu'apparaisse le bleu sur mon bras. Elle le voit. Cédric aussi. Parfait. « Qu'est-ce que tu as fait ? » me demande-t-elle. « Je me suis cognée. Tu sais comme je peux être maladroite. ». Mais je vois bien qu'elle ne me croit pas. Il faut dire que c'est plutôt inhabituel, de se cogner à cet endroit-là. Je me lève soudainement, et me dirige vers la cuisine. Je sais qu'il me suivra. Et c'est le cas. À peine ai-je passé le pas de la porte, que j'entends sa voix, cette voix grave qui me plaisait tant. J'en ai un frisson. « À quoi tu joues ? » Je ne dis rien, me retourne, et il doit voir la lueur de défi dans mes yeux, car il me prend soudain le bras, et me le serre en répétant : « À quoi tu joues ? » Alors je lui souris, puis je crie. Ses yeux lancent des éclairs, il resserre sa prise sur mon bras, lève l'autre main tandis que je ferme les yeux...

... puis j'entends des pas précipités dans le couloir, une porte qui s'ouvre à la volée, et je vois Louise qui nous regarde bêtement. Sous le coup de la surprise, Cédric m'a lâchée, et je suis tombée sur le carrelage froid. Mais c'est trop tard. Elle a tout vu. Le masque est tombé, enfin. Ensuite, il me semble que tout se passe en un instant : Louise se met à crier, puis elle décroche le téléphone pour appeler la police. À ce nom, une peur froide s'insinue en moi, comme un serpent. Qu'est-ce que je vais devenir, toute seule ? Je ne sais pas. Je voulais que tout s'arrête, que ça cesse, et maintenant j'ai peur ! Je voudrais crier, pleurer... mais je suis comme tétanisée. Par la petite fenêtre, je vois qu'il pleut. Alors je me lève, et je me mets à courir, comme si ma vie en dépendait. Elle en dépend peut-être.

J'arrive dans le jardin, glisse sur l'herbe mouillée, tombe puis me recroqueville. Je ne sais pas combien de temps je reste ainsi, couché dans la boue, la pluie ruisselant sur mon visage, se mélangeant à mes larmes... Une éternité.

Finalement, je suis tirée de ma torpeur par quelqu'un qui me secoue l'épaule. J'ai un mouvement de recul instinctif. Mais ce n'est que Louise. Elle me sourit, mais je vois bien qu'elle a pleuré aussi. « C'est fini, me souffle-t-elle, ils l'embarquent » Alors je me lève, et toutes deux nous partons vers la maison. C'est là que je le vois, encadré par deux policiers. Il relève la tête, juste au moment de monter dans la voiture, et nos regards se croisent, tandis qu'une multitude de sentiments contradictoires m'assaillent. Je ne savais même pas que l'on pouvait en ressentir autant à la fois. Colère, fierté, dégoût, joie, tristesse, soulagement... Mais le plus étonnant dans tout ça, c'est que je n'ai plus peur. Ce sentiment qui m'a habité durant plus d'un an, jour et nuit, sans relâche, a tout simplement disparu, laissant place à une sorte de nouvelle force. La porte de la voiture se ferme, et je vois mon reflet dans la vitre. J'ai l'air d'une folle, avec mes cheveux collés par la pluie, la terre sur mon visage, mais je m'en moque. Je tourne la tête vers le ciel. Il me semble qu'il pleut un peu moins, et je crois même apercevoir une étoile.

Je m'appelle Marie. J'ai 31 ans. Je suis une femme ordinaire. Libre.

Deuxième prix *ex aequo* – Concours littéraire 2016

Comme un dé..., de Chloé Baillon (1.S1)

Un matin, il y a longtemps, j'étais très petite. Je suis montée au grenier. Là-bas, une malle entrouverte attira mon regard, à l'intérieur, il y avait des robes et costumes d'une rare beauté. Mes yeux pétillaient à la vue de toutes ces couleurs. Mais, au fond de ce trésor, une chose minuscule d'un éclat magique fit valser mon regard. Ce n'étaient rien, juste un petit dé de verre à six faces. C'est à partir de ce moment particulier que tout a commencé.

Dix ans plus tard, tout a changé. Adieu la petite fille heureuse, bonjour l'adolescente malheureuse. Les règles du jeu aussi ont changé, comme un dé, j'ai maintenant six facettes.

Dans ce jeu du hasard, où beaucoup de choses sont noires, je suis celle que personne ne remarque. Ma présence n'a d'égale que mon absence. Lorsque l'on me voit, je suis une personne des plus banales sans doute, mais souriante ma foi. Voilà ce que voient la plupart des gens autour de moi. C'est la facette de moi la plus brillante, celle dont l'éclat cache de nombreuses zones d'ombre.

Ma mère quant à elle me voit toujours comme sa petite fille, celle qui dansait, riait aux éclats et souriait, et dont la simple présence illuminait et illumine toujours sa journée. Cependant l'éclat est plus terne qu'autrefois. La petite princesse a grandi et connaît maintenant l'envers du décor de ce conte de fées.

Je suis pour eux pétillante, bavarde et pleine de joie, pour ces amis-là, je fais rire quand rien ne va. Je suis celle qui les écoute et les conseille comme une grande sœur toujours sereine.

Mon père, lui, voudrait voir la fille parfaite. La belle jeune fille intelligente et raffinée, pieuse et travailleuse, douce et docile. Celle qui s'épanouirait au bras d'un mari qu'il aurait pris soin de lui choisir.

Il y a aussi celle que tu espérais voir, la face cachée de moi qui n'a jamais vraiment existé, celle qui était juste logée dans tes pensées. J'ai souvent pensé que tu posais sur moi un regard différent, je n'avais pas tout à fait tort. J'aurais tant aimé être celle que tu désirais, mais je n'ai pas su changer. Tu voulais une fille à mettre dans ton lit, qui t'occuperais une, voire plusieurs nuits ; élégante et sexy : tu me voulais facile, c'est ainsi. La vérité, c'est que je n'ai jamais été simple. Je ne me suis jamais comportée comme les autres, et je pense que tu l'as toujours ressenti. J'ai pleuré et je pleure tant de fois pour toi, mais jamais tu ne le vois. La facette de moi que tu imaginais, j'aurais aimé qu'elle devienne réalité. J'aurais tellement voulu te combler, devenir ta princesse, ta reine, ton amour et ta femme. Mais je suis pour toi, qu'un souvenir même pas. Une ligne sur une page tournée, un élément sur lequel, tu as tiré un trait.

Après toi, les larmes roulaient jour après jour sur mes joues étouffées. La nuit était pire que le jour, puisque lorsque le calme règne, les esprits sombres s'éveillent. C'est alors que je me suis transformée et que le masque sur mon visage s'est changé. Est alors apparue dans le miroir en face de

moi, une autre, sans vie et sans âme aussi. Les yeux noirs remplis de haine et de larmes. C'était de l'orgueil, de l'amour transformé en haine et de la méchanceté pure. Elle ne savait pas se contrôler, elle était violente, impulsive et excessive, une véritable destructrice. Mon ombre s'emparait de moi. Elle avait toujours joué le second rôle, mais aujourd'hui, elle était sous les feux des projecteurs et elle savourait longuement l'effet que son aparté produisait sur « mon » monde !

Je suis comme ce dé à six faces. Au beau milieu du jeu, il est tombé, en mille éclats éparpillé. Je suis comme lui maintenant une chose brisée. J'ai perdu, je n'aurais jamais dû jouer. Dans cette pièce, six rôles j'ai joués, six personnalités j'ai incarnées.

C'est alors la fin du jeu et les masques tombent, mon visage est en larmes, mes mots, en cendres. Je n'ai su trouver les mots pour te le dire, alors j'ai préféré te l'écrire.

Deuxième prix ex aequo – Concours littéraire 2016

À la française, de Juliette Cousin (1.ES1)

« Le meilleur moyen de se débarrasser de la tentation est d'y céder. Essayer de lui résister et votre âme aspire maladivement aux choses qu'elle s'est défendues »

Le Portrait de Dorian Gray, Oscar Wilde.

Un soir d'été 1685, à Versailles. L'effervescence est à son comble : le magnifique bosquet des Rocailles est sur le point d'être inauguré ! Situé près de l'Orangerie et du parterre du Midi, c'est évidemment Le Nôtre qui l'a construit. On dit que c'est la plus belle salle de bal que notre Roi ait pu faire édifier. J'en doute fort. De toute façon, je suis sur le point de le voir de mes propres yeux.

Un foule compacte de courtisans, tous soigneusement sélectionnés par le grand Louis XIV en personne, se presse dans les allées des jardins. Et moi, Olympe, je tente avec peine de ne pas me faire écraser les pieds. Il faut dire qu'avec mon mètre cinquante-deux pour quatorze ans, je ne me fait pas beaucoup respecter.

J'ai l'allure fine, les cheveux blonds qui retombent en une cascade de boucles sur mon épaule droite ainsi que les yeux verts émeraude. Maman me dit qu'on dirait deux bijoux. Par chance, ce soir, on ne verra qu'eux : ce bal est masqué. Ma dame de compagnie a fait venir un couturier au château, et il m'a confectionné le plus beau de tous les masques. Il est fait de dentelle noire, cerné de perles rosées, et deux rubans de soie améthyste viennent fermer ce chef-d'œuvre.

Trop occupée à éviter les bousculades, je ne fais pas vraiment fait attention à l'homme, à ma gauche, qui me fixe avec instance au loin. Il semble avoir mon âge, bien que son masque de velours rubis m'empêche d'être précise. Je le détaille du regard un moment, avant de me rendre compte de mon impolitesse et de baisser les yeux. Le Roi arrive : c'est le moment tant attendu !

La fête bat son plein depuis plus de deux heures maintenant. Le buffet est exquis, Lully nous régale par sa musique, et nous tentons tous de deviner qui se cache derrière chaque masque. Moi, je suis seule. Il est vrai que je m'amuse mais l'inconnu de tout à l'heure est resté dans ma mémoire et plusieurs questions me taraudent : me connaît-il ? Pourquoi me contemplait-il ainsi ? Le reverrais-je un jour ? Je n'ai pas le temps de me poser plus de questions qu'il apparaît subitement devant moi, me prend la main et m'emmène hors du bosquet. Mon premier réflexe est de crier, mais il plaque sa main devant ma bouche, m'empêchant d'appeler à l'aide. Un fois dehors, je tente courir mais il me retient et me dit qu'il ne me veut aucun mal. Maman me dit toujours qu'il faut fuir ce genre d'individu. Mais j'oublie ce conseil, et, involontairement, je me retrouve à suivre cet inconnu dans les nombreux parterres.

Je suis d'abord silencieuse, puis mon côté curieuse reprend le dessus et je me risque à poser une question. En tournant la tête, je croise les plus beaux yeux qu'il ne m'ait été donné de rencontrer. Deux merveilles, d'un saphir à couper le souffle. L'inconnu rit de mon émerveillement. Et ce rire, je m'en souviendrai toute ma vie. C'est bien simple : j'ai l'impression que tout, chez cet homme, est parfait. Je me reprends rapidement :

« Que me veux-tu ? Qui es-tu ? Demandé-je

- Je ne peux vous révéler mon identité pour le moment, jolie demoiselle. Tout ce que je vous autorise à savoir de moi sont mon âge ainsi que mes intentions. J'ai quinze ans, et comme je vous l'ai dit, je n'oserais jamais vous blesser. La raison pour laquelle je vous ai emmené ici ? Vous risqueriez de la trouver ridicule. Vous me connaissez, sans nul doute. C'est pourquoi je ne prends pas le risque de vous dévoiler mon prénom.

- Que me voulez-vous ? Insisté-je

- Olympe... hésite-t-il, Olympe, je suis éperdument amoureux de vous, finit-il par avouer. Et c'est une maladie dont on ne semble pas guérir.

J'écarquille les yeux. Je ne m'attendais absolument pas à une telle nouvelle.

Il reprend :

- Mon statut m'empêche de vous côtoyer, à mon plus grand regret. Cela dure depuis maintenant sept mois. Je me souviendrais toujours de la première fois où je vous ai croisé : vous reveniez du parterre de Latone, accompagnée de votre mère. »

Le silence est ma seule réponse. Trop d'informations se bousculent dans ma tête. Je tente de parler, mais les mots ne sortent pas. Il commence à s'inquiéter de mon mutisme :

« Je vous en prie, répondez ! Il m'a fallu énormément de courage pour enfin me décider à venir vous voir. Quelle que soit votre réponse, parlez s'il vous plaît, me supplie-t-il

-Je... enfin... j'en suis incapable. Tout ceci me paraît absurde, irréel. Si seulement vous pouviez me révéler qui vous êtes... Cela changerait le cours des choses, bégayé-je difficilement.

- Savez-vous pour quelle raison j'ai choisi ce jour ainsi que cet endroit ? » Me questionne-t-il.

Je n'ai pas le temps de répondre qu'une première fusée colorée éclaire le ciel. Il avait tout prévu : il savait que je serais là, que le temps lui était compté, et qu'il fallait absolument que je coopère.

« C'est magnifique, réponde-je, émerveillée. Je n'en reviens pas.

- Et si nous faisons un peu plus connaissance ? Propose-t-il. »

J'accepte. Après tout, il est inoffensif et j'ai envie, moi aussi, d'en savoir plus à son propos. Nous marchons donc, au travers des jardins, le bruit des feux d'artifices en fond, et le reflet des lumières dans ses yeux. Il a le regard qui pétille, il semble soulagé que je ne me sois pas enfuie. Les minutes défilent, puis les heures. Il me pose des questions, et bizarrement je me sens en confiance avec lui. Je ne le connaissais même pas cette après-dînée ! Le temps passe vite, trop vite à mon goût. Je ne m'en rends compte qu'un fois au bout des jardins, quand plus aucun bruit ne retentit.

Tout à coup, je me mets àangoisser : ma mère se fait probablement un sang d'encre ! La panique me fait faire n'importe quoi, je cherche frénétiquement une issue. Mon bel inconnu le remarque et me calme rapidement. Il m'entoure de ses bras et me berce : je pleure comme un bébé. Je m'y sens bien, il m'apporte du réconfort. Je sens qu'un lien s'est tissé entre nous. Serait-ce donc cela, l'amour ? Nous nous séparons, à mon plus grand regret, tandis que je sèche mes dernières larmes.

« Que diriez-vous de retourner au château ? Demande-t-il »

J'acquiesce et nous reprenons notre route dans le chemin inverse.

Peu de temps avant d'arriver au château, il nous fait bifurquer à droite et nous nous retrouvons au beau milieu du bosquet de la Colonnade. Là, sans crier gare, il me colle à lui et nous dansons, sans musique, juste lui et moi, dans la nuit paisible. Alors, j'oublie tout : nos masques, ma mère, l'endroit, son identité. Je me noie dans deux océans, et, à mesure que nos visages se rapprochent, j'ai la certitude d'une seule chose : je ne veux pas que ce moment se termine. Je ferme les yeux et je sens son souffle chaud au creux de mon cou. Il le parsème de baisers et des milliers de papillons s'envolent dans mon abdomen.

Ce moment magique est interrompu par des ombres sur le sol, puis des voix au loin. J'entends d'abord « Olympe ! Olympe ! ». Maman. Il me regarde, me reprend la main et nous nous enfuyons dans les dédales du Labyrinthe. Je déchire ma robe en courant mais peu m'importe : tant que je suis avec lui, je me sens en sécurité. Une deuxième voix plus forte, scandé : « Louis-Auguste ! ». Je suis abasourdie. C'est donc lui ? Je m'arrête soudainement. Il me tire dans un recoin alors que ma mère et l'homme passe à nos pieds, sans même nous voir.

Quand les voix ne sont plus qu'un écho, nous reprenons notre souffle. Il me regarde, puis baisse les yeux. Il a peur de ma réaction. Je suis incapable de dire quoi que ce soit. Il s'en rend compte et prend la parole :

« J'espère que vous comprenez pour quelles raisons je n'ai pas pu vous dire que je suis...

- Vous auriez dû. Que croyez-vous ? Que je vous aurais ri au nez ? Que je me serais vantée ? Je suis un peu déçue, mais cela ne change rien à ce que je ressens. Je suppose que nous deux, c'est impossible... rétorqué-je

- Je mettrai tout en œuvre pour vivre avec vous, quelle que soit ma place, et quelle que soit la vôtre. J'ai une place privilégiée auprès de Sa Majesté, j'en jouerai afin d'obtenir une faveur. Tout ce que je vous demande, c'est de me faire confiance. C'est la seule chose que vous puissiez faire. »

Je décide de le croire et nous rentrons au château. Nous nous séparons et je vais me coucher, la tête pleine d'images de cette belle soirée. Je ris seule, dans mon lit, en repensant à ce que je suis en train de vivre. Ce soir, on m'a fait la cour, et j'ai succombé. Un bel apollon, inconnu en début de soirée, devient officieusement mon fiancé. Je n'en reviens décidément donc pas. Moi, Olympe de Monteguande, j'ai un fiancé. Et pas n'importe qui. Le fils du Roi.

Hors podium (pour le plaisir) - Concours littéraire 2016

Un Malaise, de Gauthier Bérent (1.L1)

Il y en avait de partout. Sur les murs blancs, sur le plafond blafard et fissuré, partout. Il ne savait que faire face à cette situation : le corps de son amie gisait au sol, dans une mare de sang suintant... il ne savait que faire.

Perdu dans ses pensées, il s'enlise dans ses propres songes et s'emmêle les idées : il est tout simplement choqué... Pourquoi a-t-elle fait ça ? Elle était une bonne copine, le genre de fille à qui l'on pouvait se confier sans qu'elle nous juge... Pourquoi ?!

Appeler la police ? Ils le soupçonneraient et le mettraient au trou pour le restant de sa vie, et la lumière du jour lui manquerait de trop. Une voix au fond de lui répète frénétiquement « Va-t'en », « Rejoins-la ». C'est alors qu'il s'est décidé et est parti dans une pièce adjacente, et, l'arme à la main, mit un terme à toutes ces voix.

Le rideau se ferme.

Rouge.

Et les deux macchabées se relèvent, se prennent dans les bras : c'est un triomphe. La salle les mitraille d'applaudissements, et c'est sous cette pluie de claquements que les deux comédiens se retirent en coulisses, afin de se débarrasser de ce costume de sang.

Les deux comparses se retrouvent quelques temps plus tard, autour d'un café, dans un bar se situant non loin du petit théâtre dans lequel ils s'étaient grimés en défunts. Tout était silencieux et bien que les applaudissements résonnaient encore en eux, un malaise s'était installé

Surtout en elle.

- Sinon, comment ça va en ce moment ?
- Bof... Ça va pas fort...